

Dans l'intimité de Martin Luther

En cette fin de printemps 1525 de vilains bruits commencent à courir à Wittenberg, menaçant de faire chuter encore un peu plus la cote de popularité du professeur et pasteur Martin Luther, déjà sérieusement écornée par ses rudes prises de position à l'égard des paysans révoltés.

Ne le voyait-on pas, lui, le bourreau de travail, perdre soudain son temps en de fréquentes visites dans la maison du peintre et bourgmestre Lucas Cranach et dans celle du secrétaire municipal Philippe Reichenbach ? Ces notables étaient certes des amis dévoués à la cause réformatrice. Mais ne prenaient-ils pas aussi très amicalement soin de Catherine de Bora, la seule des douze nonnes, évadées le 14 avril 1523 du couvent de Nimbschen, et restée célibataire après le lamentable désistement de l'étudiant nurembergeois Hyeronimus Baumgärtner ? N'y a-t-il pas, par hasard, anguille sous roche entre Luther et Catherine, se demandaient les commères ? Et peut-être même plus, ajoutaient les méchantes langues.

Ces rumeurs inquiètent beaucoup les amis du Réformateur qui partageaient l'avis de Mélanchthon : « Cet homme est trop bon et les sœurs ont déployé tous leurs artifices pour l'attirer »¹. Pouvait-on, dans ces conditions, exclure de le voir succomber à la tentation, alors que, dans ses sermons et ses écrits, il avait toujours été très pointilleux quant à l'observation scrupuleuse et intégrale du sixième commandement ?

Ce n'est pas faire injure à Martin Luther de penser qu'il a connu lui-même « la peine et le labeur ardu »² qu'implique selon lui le combat pour la chasteté, et qu'il a appliqué lui-même les conseils très pratiques qu'il donne aux chrétiens,

¹ Reinz SCHEIBLE, *Filippo Melantone*, Turin, Claudiana, 2001, p. 155.

² LUTHER, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1999, tome 1, p. 523.

« tous voués, selon lui, à la chasteté par le baptême »³, pour tenir une conduite honorable, qu'en ce qui le concerne, nul fait avéré ne permet de mettre en doute.

1. Célibataire pour toujours ?

Délié de ses vœux en 1518, excommunié le 3 janvier 1521, mis au ban de l'Empire et donc devenu hors-la-loi en avril de la même année, l'ex-frère Martin, maintenant âgé de 42 ans, vit toujours dans le couvent des ermites augustins, presque totalement délaissé par les moines. Il continue à pratiquer les règles de vie et les offices monastiques ; il a même gardé l'habit de moine jusqu'au 16 janvier 1524.

Figure typique de vieux garçon, il ne songe pas le moins du monde à se marier, comme le montre la lettre qu'il adresse le 30 novembre 1524 à son ami Spalatin à qui il écrit : « Je sens certes ma chair et mon sexe, car je ne suis ni bois ni pierre ; mais, mon esprit est étranger au mariage, car j'attends chaque jour la mort et le supplice dû à l'hérétique. »⁴

On devine un changement de perspective lorsque, le 16 avril 1525, il incite le même ami à se marier rapidement : « Prends garde, lui écrit-il, à ce que, moi qui, en esprit, suis aux antipodes du mariage, je n'aille plus vite que vous, qui allez très bientôt vous épouser. »⁵. Le changement est encore plus évident lorsque, le 2 juin 1525, il fait savoir à Johann Rühel, sur le ton de la plaisanterie, qu'il serait, lui Luther, tout prêt à convoler en justes noces « avant de quitter cette vie dans l'état de mariage, requis selon [lui] par Dieu, même si cela ne devait être qu'un mariage-fiançailles à la [façon de] Joseph », si ce geste pouvait inciter l'archevêque de Mayence à se marier⁶. L'ouverture qui apparaît entre les lignes de cette lettre concerne-t-elle Catherine de Bora ? Ce n'est pas certain puisque, dans un *Propos de Table* des années 1530, le Réformateur dira : « Si j'avais voulu me marier il y a quatorze ans, j'aurais choisi Ave von Schönfeld, qui est devenue l'épouse de Basile [Axt] », et ajoutera même : « Je n'ai jamais aimé la mienne ; je l'ai toujours suspectée d'être orgueilleuse (ce qui est le cas) »⁷ !

³. *Ibid.*, p. 670.

⁴. LUTHER, *Correspondance*, édition de Weimar, (sera cité *Br*), tome 3, n° 800.

⁵. *Br* 3, n° 857.

⁶. *Br* 3, n° 883.

⁷. LUTHER, *Propos de Table*, édition de Weimar, (sera cité *Tr*), tome 4, n° 4786.

C'est sans doute Nicolas von Amsdorf, le pasteur de Magdebourg, qui, devant le changement qui se dessinait dans l'esprit de Luther, a attiré son attention sur Catherine. Celle-ci lui avait en effet confié au début du printemps qu'elle n'entendait pas consentir à un mariage imposé, mais que ce refus ne devait pas être interprété comme une hostilité systématique au mariage, car, si une personnalité comme Amsdorf lui-même ou Luther demandaient sa main, elle la lui accorderait volontiers⁸. Quoi qu'il en soit, tout permet de penser que, dans la lettre à Rühel que nous avons citée plus haut, Luther ne se contente pas de plaisanter ; il est aussi un cachottier, car, onze jours après l'avoir écrite, il se précipite littéralement dans le mariage. Le 13 juin 1525, il prie en effet le pasteur de l'église Sainte-Marie, Johannes Bugenhagen, de venir, le soir même, avec le professeur Juste Jonas et le juriste Johann Apel, sanctionner par sa présence et par la prière, ce qui était alors en Allemagne le premier acte constitutif du mariage : l'échange des promesses entre les époux et la constatation par les témoins de leur présence commune dans le lit conjugal.

La manière dont Luther a précipité les choses ne calme ni les ragots des commères ni les inquiétudes des amis du « jeune marié ». Plus d'un mois après l'événement, Mélanchthon se sent encore obligé de préciser à son collègue Joachim Camerarius que « le bruit d'après lequel [Luther] aurait défloré [son épouse] avant le mariage était certainement faux. »⁹. De plus, et bien que fréquents au cours des quatre années écoulées, les mariages entre religieux défréqués et anciennes religieuses gardaient toujours un léger parfum de scandale, surtout quand il s'agissait de personnalités aussi connues que le Réformateur qui, se souvenant de son mariage, dira encore des années plus tard : « Si je ne m'étais pas marié rapidement et dans l'intimité, en ne mettant que peu de gens dans la confiance, on aurait tout fait pour l'empêcher, car tous mes meilleurs amis s'écriaient : « Pas celle-ci ! Une autre ! »¹⁰

Le second acte de la célébration du mariage aura lieu seulement le 27 juin, car il aura fallu du temps à Luther pour prévenir ses invités parmi lesquels ne figurent pas seulement ses parents, ainsi que des personnages importants comme Spalatin ou Amsdorf, mais aussi Maître Koppe, le marchand qui avait aidé Catherine et ses onze consœurs à s'enfuir du couvent, en les dissimulant sous la bâche du chariot dans lequel il venait de livrer des harengs. Après avoir participé

⁸. Tibor FABINY, *Martin Luthers letzter Wille*, Bielefeld, Luther-Verlag, 1983, p. 14.

⁹. Voir note 1.

¹⁰. Tr 2, n° 1657.

à un office religieux, Catherine, Martin et leurs hôtes se régalerent avec les victuailles et les boissons offertes par de généreux donateurs comme le Magistrat de Wittenberg, et ils admirèrent les cadeaux souvent précieux, comme les bagues de mariage en or ou le calice en argent payé par l'Université. Une scène de ménage faillit éclater entre les nouveaux mariés à propos des 20 florins d'or, envoyés par l'archevêque Albert de Mayence, ennemi déclaré de Luther, et que Martin voulait refuser, mais que Catherine finit par lui faire accepter.

2. Pourquoi ce mariage ?

Le Réformateur profite de cette célébration publique et des invitations qu'elle le force à lancer pour apaiser l'émotion suscitée par sa volte-face relative au mariage.

Dès le 15 juin, il établit un lien entre ce dernier et sa prise de position au sujet de la guerre des paysans, dont la sanglante issue, survenue à Frankenhau- sen le 12 avril précédent, représente aux yeux de beaucoup un prélude scandaleux au mariage de Luther. Celui-ci écrit à trois de ses amis : « Quelles vociférations j'ai déchaînées avec mon petit livre contre les paysans ! [...] Maintenant les seigneurs, les prêtres, les paysans, tous sont contre moi et me menacent de mort. – Fort bien ! Puisqu'il en est ainsi, et puisqu'ils sont tellement furieux et enragés, je veux finir ma vie dans l'état conjugal institué par Dieu et ne plus rien conserver de mon ancienne vie papiste, afin de les rendre plus furieux et plus enragés encore : ce sera mon dernier adieu. Car j'ai le sentiment que Dieu m'aidera à trouver grâce auprès de lui. »¹¹

Le même accent de défi lancé à l'Adversaire, accompagné de la même résolution de se conformer à la volonté du Dieu créateur et de faire concorder sa conduite personnelle avec son enseignement, apparaissent dans une lettre adressée le 16 juin à Spalatin : « J'ai fermé la bouche à ceux qui médisent de moi et de Catherine de Bora. Par ce mariage je me suis rendu vil et méprisable avec l'espoir de faire rire les anges et pleurer les démons. Le monde et les savants ne reconnaissent pas encore que le mariage est une œuvre divine pieuse et sacrée ; mais quand il s'agit de moi et de moi seul, ils en font une chose impie et diabolique. »¹²

¹¹. Martin LUTHER, *Oeuvres*, Genève, Labor et Fides, 1959, tome VIII, n° 67. (Sera cité MLO).

¹². Br 3, n° 892.

En se mariant, le Réformateur a donc conscience d'accomplir un acte d'obéissance à l'égard de Dieu.

Il obéit à Dieu en exauçant un désir longtemps caressé par ses parents qu'il a le devoir d'honorer. Il obéit à Dieu qui, en créant l'homme et la femme, a voulu qu'ils fussent une seule chair. Et il obéit à Dieu en épousant Catherine et non une autre, car, après l'affirmation surprenante que nous avons citée : « Je ne l'ai jamais aimée », il poursuit : « Mais Dieu a voulu que j'aie compassion de la délaissée, et la grâce de Dieu m'a accordé le plus heureux des mariages. J'ai une épouse fidèle, selon les paroles de Salomon : " le cœur de son mari a confiance en elle " »

Grâce à elle, tout est pour le mieux. Ah ! cher Seigneur Dieu ! Le mariage n'est pas une affaire naturelle ou physique ; c'est un don de Dieu ; c'est une vie très douce et même plus encore, très chaste, supérieure à tout célibat. Cela peut mal tourner, et c'est l'enfer. [... Mais] si ces trois choses subsistent dans le mariage : la fidélité, la progéniture et le sacrement [c'est-à-dire le fait de considérer cet état comme saint et divin], alors c'est le bonheur suprême. »¹³

Conçue comme un acte de foi, commencée comme un mariage de compassion ou de charité, l'union de Catherine et de Martin devient un véritable mariage d'amour.

a) Une nouvelle vie

Les premiers jours du couple ne furent pourtant pas roses.

Dans le vaste « Couvent noir », que le prince électeur Frédéric le Sage a donné comme résidence au jeune ménage, règne un désordre certain. Martin se souviendra longtemps que, surchargé de travail, il n'avait pas trouvé pendant toute une année le temps de retourner la paillasse de son lit¹⁴ ...

Par ailleurs, être soudain deux, quand on a toujours vécu seul, réserve bien des surprises qui mettent du temps à devenir agréables. « La première année de mariage vous inspire de curieuses pensées, dira Luther. Assis à table, on songe : " Auparavant j'étais seul ; maintenant j'ai de la compagnie. " Au lit, en se réveillant, on aperçoit, couché à côté de soi, une paire de tresses qu'on ne voyait pas avant. De même, les femmes dérangent leurs maris pour quantité de motifs futiles alors qu'ils sont occupés ; ainsi, au début, ma Catherine restait assise auprès

¹³. Tr 4, n° 4786.

¹⁴. Tr 4, n° 5117.

de moi et alors que j'étais plongé dans mes études et qu'elle-même filait, elle me demandait [tout à trac] " Docteur, le Grand-maître est-il le frère du Margrave ? " »¹⁵

Mais le temps des surprises n'a sans doute pas duré, et l'intimité conjugale avec Catherine, dont tout le monde loue la beauté, a certainement accéléré ce changement. Même dans ses voyages, la pensée de sa femme accompagnera plus tard Martin, qui avouera un jour à ses commensaux : « Je dors souvent aux côtés d'une belle femme au lit, auprès de ma Käthe. »¹⁶ Alors qu'il écrivait encore à Amsdorf le 21 juin (c'était, il est vrai, avant la célébration publique des noces) : « Je ne suis pas amoureux et je ne brûle pas de passion pour ma femme, mais je la chéris d'un amour réfléchi »¹⁷, son propos a un tout autre accent peu de temps après, lorsqu'il donne ce conseil à Spalatin qui vient d'épouser une autre Catherine : « Salue ton épouse avec beaucoup de douceur. Tu le feras en vérité de telle sorte que, quand, sur le lit nuptial, tu étreindras Catherine avec des embrassades et des baisers très doux, tu auras cette pensée : cet être humain, la meilleure petite créature de Dieu, mon Christ me l'a donnée ; à lui soient louange et gloire. Moi aussi, lorsque j'aurai deviné le jour où tu recevras cette lettre, aussitôt après, la même nuit, j'aimerai mon épouse de la même manière en mémoire de toi, traitant ainsi d'égal à égal avec toi. »¹⁸

D'autres lettres montrent l'importance de la proximité physique de Catherine pour les combats spirituels de Martin. « Le diable est capable de m'inspirer de telles angoisses que je transpire pendant que je dors. [...] Les meilleurs combats que j'ai livrés [contre lui], c'est au lit, aux côtés de ma Käthe¹⁹ », dira Luther. Mais le remède n'est pas infaillible, puisque, dans un autre *Propos de Table*, le Réformateur sera contraint d'avouer : « Au moment des épreuves spirituelles les plus graves, j'ai souvent saisi les seins et les tétins de ma Käthe, mais cela ne m'a pas aidé et n'a pas chassé mes mauvaises pensées²⁰. » Que la proximité dont nous parlons implique l'exercice du « devoir conjugal », ressort également du ton mélancolique d'une lettre que Luther envoie à son épouse deux semaines avant de mourir pour lui adresser « l'expression de son vieux, pauvre et – comme Votre Grâce le sait – impuissant amour », en ajoutant, après

¹⁵. Tr 3, n° 3178a.

¹⁶. Tr 1, n° 614.

¹⁷. Br 3, n° 900.

¹⁸. Br 3, n° 952.

¹⁹. Tr 1, n° 508.

²⁰. Tr 1, n° 833.

l'avoir assurée qu'il est en bonne forme, qu'en conséquence « les belles femmes me tentent si peu que je n'ai pas à craindre de pécher contre la chasteté²¹. »

Mais nous sommes loin des défaillances dues à l'âge, quand Martin proclame haut et fort : « Je ne voudrais pas donner ma Kätthe en échange de la France même avec Venise en supplément d'abord parce que c'est Dieu qui m'en a fait cadeau et qui m'a donné à elle ; ensuite parce que j'entends souvent dire que les autres femmes ont plus de défauts que ma Kätthe, qui en a, certes, mais assortis d'un grand nombre de qualités encore plus grandes ; et enfin parce qu'elle est respectueuse de la parole donnée dans le mariage, c'est-à-dire honnête et fidèle²². »

b) « Seigneur Catherine, ma petite chérie »

De fait cette jeune femme de 26 ans, placée au couvent seize ans plus tôt par des parents de petite noblesse, menacés de faillite, mérite bien le titre de « *Dominus* » (seigneur, accompagné de l'adjectif possessif tantôt au masculin, tantôt au féminin) que son mari lui attribue souvent dans sa correspondance.

On n'en finirait pas d'énumérer les innombrables activités auxquelles Kätthe préside ou se livre elle-même, sans pour autant renâcler devant les plus humbles besognes, comme de soigner un ouvrier blessé avec une compresse de terre mélangée à du lisier. « Haute-justicière sur le Marché-aux-cochons de Wittenberg »²³, comme l'appelle avec humour son mari à cause du jardin qu'elle cultive à cet endroit, Catherine se trouve en charge d'une véritable exploitation comprenant étable, bergerie, poulailler, potager, pisciculture et même brasserie. Le foyer jouit ainsi d'une large autarcie, tout en faisant face aux dépenses qu'entraîne une généreuse hospitalité.

L'ancien couvent augustin n'offre en effet pas seulement un logis que les époux partagent avec la tante Lehne, avec des enfants de la parenté et avec la domesticité rémunérée par le Réformateur ; il est aussi l'auberge et l'hôtel de passage que sont heureux de fréquenter étudiants, collègues allemands et étrangers de Luther, et même princes et célébrités en voyage. C'est là qu'autour de la table, au terme d'un repas arrosé de bière maison et, dans les grandes occasions, de vin, le Docteur Luther répond aux questions de ses hôtes par ces « Propos »

²¹. MLO VIII, n° 150.

²². Tr 1, n° 1531.

²³. Br 11, n° 4191.

que d'autres se hâtent de prendre en note avec plus ou moins d'exactitude pour en faire parfois des scoops qui leur rapportent.

Heureusement que Martin « laisse volontiers [à Catherine] la pleine direction du ménage », tout en entendant que « [ses propres] prérogatives soient respectées²⁴ », cette clause visant sans doute aussi bien le silence nécessaire au travail intellectuel, que sa manière patriarcale de conduire le foyer. De toute façon, avoir Catherine à ses côtés pour serrer les cordons d'une bourse peu fournie était une véritable chance pour Luther. Naïvement surpris de constater que « ses dépenses dépassent ses recettes, [il avoue] ne rien comprendre à la tenue d'un ménage²⁵ » et se laisse exploiter par des éditeurs auxquels il n'a jamais demandé un sou de droits d'auteur et par des quémandeurs de toute espèce, parmi lesquels figurent, selon ses propres dires, des « vauriens et des ingrats²⁶. »

Il est évident que les activités matérielles de Catherine profitent grandement au travail théologique et pastoral du Réformateur. Alors qu'il est sollicité de tous côtés, qu'il se trouve souvent en déplacement et que sa santé se révèle de plus en plus précaire, il jouit auprès de sa femme et dans le domaine qu'elle administre, d'un lieu de stabilité et d'équilibre indispensable, qui le confirme dans sa conviction que « s'il n'y avait pas les femmes, la conduite de la maison et tout ce qui s'y rapporte serait ruiné²⁷. » Veut-il, en bon époux, aider sa femme en réparant lui-même son pantalon, il s'attire les foudres de celle-ci pour avoir découpé la pièce de rechange dans la culotte de son petit Jean²⁸.

Mais il nous faut dépasser cet aspect des choses et tenter de pénétrer plus avant dans l'intimité de la famille Luther, sans tomber dans l'idéalisation romantique qui a fait d'elle le modèle du foyer bourgeois – et surtout pastoral – allemand jusqu'au début du XX^e siècle.

Le dernier Propos de Table que nous avons cité reflétait la vision hiérarchique de la famille, que Luther partageait avec ses contemporains et qui assignait à la femme le domaine du « service, l'homme étant, lui, créé pour la chose publique, les guerres et le commerce²⁹. »

²⁴. Tr 1, n° 1046.

²⁵. Tr 3, n° 2835a.

²⁶. Br 6, n° 1908.

²⁷. Tr 2, n° 1658.

²⁸. Tr 4, n° 4531.

²⁹. Tr 1, n° 1054.

Les titres que le Réformateur donne à son épouse en tête de ses lettres suffisent pourtant à montrer que ses relations avec Catherine ne sont pas prisonnières d'un schéma aussi rigide. Par allusion à la consonance entre Kätke et « catena », il arrive, certes, à Luther d'appeler sa femme « ma chaîne », de même que le récit biblique de la création lui inspire les titres de « ma côte » et « mon Ève », ou que l'acquisition du petit domaine de Zülsdorf, acheté pour elle à un beau-frère désargenté, le pousse à la nommer « la riche Dame de Zülsdorf ». Il lui arrive même de la qualifier de « Votre Grâce », de « Doctoresse », de « prédicatrice », de « sainte », ou, comme nous l'avons déjà dit, de « seigneur ». Mais la dénomination préférée, qui montre que le stade de « l'amour réfléchi » est dépassé, c'est bien en définitive « ma chérie » ou « ma petite chérie ».

3. Ensemble au service de Dieu

Les titulatures religieuses que l'on aura notées montrent que Catherine est associée au ministère d'un mari tout disposé à reconnaître que « les femmes sont plus fortes et plus ferventes [que les hommes]³⁰. »

Elle l'accompagne tout naturellement dans son ministère de prière. En témoignent d'innombrables demandes d'intercession, mais aussi des invitations à une commune action de grâce comme celle que Luther adresse à sa femme, le 2 février 1537, à 3 heures du matin (!), alors qu'il fait une courte halte à Tambach, après s'être senti délivré comme par miracle d'une urémie qui a failli lui coûter la vie : « J'étais mort, écrit-il ; je t'ai recommandée, toi avec les enfants, à Dieu et à mon gracieux seigneur [le prince électeur] ... Remerciez donc Dieu et veille à ce que les chers enfants et tante Lehne remercient le vrai Père, car ce père-ci, vous l'auriez assurément perdu³¹. »

Catherine est aussi associée au ministère pastoral de consolation et de conseil qu'exerce son mari. Quand celui-ci écrit à un veuf désespéré, elle le prie de l'assurer qu'elle verse de chaudes larmes et de lui dire : « Si Dieu ne vous aimait pas tant ou si vous étiez un papiste, il ne permettrait pas qu'un tel malheur vous arrive. Dieu afflige les siens au temps présent ; il réserve l'affliction aux autres pour le monde à venir³². »

³⁰. Tr 5, n° 6100.

³¹. Br 8, n° 3140.

³². Br 8, n° 3289.

Quant aux conseils que Catherine charge son mari de transmettre, ils prennent souvent un ton autoritaire, comme c'est le cas quand Luther termine une lettre à Mélanchthon en disant : « Ma Kätche t'ordonne d'être courageux et joyeux³³ », ou quand il écrit à Michael Stifel, qui lui avait demandé conseil au sujet de son mariage : « Ma Kätche me prie de vous mettre amicalement en garde : ne prenez sous aucun prétexte comme épouse une paysanne lourdaude, car elles sont grossières et orgueilleuses, elles ne prennent pas soin des hommes et de plus elles ne savent pas faire la cuisine³⁴. »

Ainsi associée à la cure d'âme de son mari, dans la mesure où celle-ci ne relève pas du secret de la confession, Catherine est aussi au courant de ses travaux théologiques.

En 1528, Martin informe « son aimable et chère seigneur Catherine Luther, docteur, prédicateur à Wittenberg », des résultats du célèbre colloque de Marbourg, où, lui écrit-il, « nous sommes tombés d'accord sur tous les points, à cette exception près que nos opposants n'ont accepté ni de voir dans la sainte Cène autre chose que du pain et du vin, ni de confesser le Christ présent autrement que spirituellement³⁵. » Dans l'impossibilité où il est de trouver le temps pour le faire en personne, il charge même Catherine de communiquer à Bugenhagen les arguments mis en avant par Zwingli et par Oecolampade.

Catherine partage tellement les convictions de son mari qu'elle se réjouit avec lui quand, apprenant que Juste Jonas a cessé d'admirer Érasme, elle s'écrie : « Voyez-moi ça ! Le cher homme ne serait-il pas devenu un crapaud ? », et, relatant la chose à Jonas, Luther ajoute : « Elle se réjouit, elle aussi, que nous ayons, toi et moi, la même opinion sur Érasme³⁶. » Plus émouvante est la dernière information que Martin partage avec Catherine à propos de son ministère pastoral, quand, dans une de ses toutes dernières lettres, il lui annonce qu'il a obtenu la réconciliation des deux comtes de Mansfeld, divisés à propos d'un héritage, en concluant : « On touche ici du doigt la manière dont Dieu exécute [ce que nous lui demandons dans] nos prières³⁷. »

Le lien profond qui unit Catherine et Martin fait qu'elle est aussi victime des attaques dont il est la cible. C'est ainsi qu'elle reçoit en 1528 de Joachim

³³. Br 9, n° 3501.

³⁴. Br 12, n° 4303.

³⁵. Br 5, n° 1476.

³⁶. Br 4, n° 1160.

³⁷. Br 11, n° 4207.

von der Heyden, secrétaire ordinaire de l'Académie de Leipzig, une longue lettre d'insultes, qui commence par le « souhait que [soit accordée à] Catherine de Bora, la prétendue épouse de Luther, la grâce de se convertir à Jésus-Christ », souhait qui débouche sur l'imprécation : « Maudite soit la femme séduite !³⁸ »

Mais ici aussi nous devons nous garder d'idéaliser les choses, car malgré sa foi et sa piété profondes (et malgré sa maîtrise du latin !), il n'a certainement pas toujours été facile pour Catherine d'être au même niveau que son mari.

Dans une lettre écrite neuf jours avant sa mort, Martin trouve encore nécessaire de pousser sa femme à lire saint Jean et le Petit catéchisme pour vaincre les soucis qu'elle se fait pour lui³⁹. Par ailleurs le manque de temps a dû souvent empêcher Catherine d'étudier régulièrement la Bible, au point qu'en octobre 1535, Martin a imaginé de lui promettre 50 florins, si elle achevait avant Pâques la lecture cursive de l'Écriture. Il est permis de penser que ce n'est pas l'attrait de l'argent qui inspire à Catherine le « grand sérieux qu'elle met [à cet exercice, au point que,] dès la fin du même mois d'octobre, elle est déjà arrivée au Quatrième livre de Moïse⁴⁰. » D'une manière plus générale, Luther se demande s'il n'existe pas, chez les femmes de théologiens et de pasteurs, une sorte d'allergie à l'Écriture. En 1527 il écrit à Agricola, qui a le même souci avec sa propre femme : « Nos épouses sont ainsi faites qu'elles pensent que la Parole ne les concerne pas, elles, mais nous concerne, nous, leurs maris, qui sommes en quelque sorte ses défenseurs et ses tuteurs. Présent ou absent, ne cesse donc pas de lui inculquer qu'elle apprenne la Parole de Dieu et qu'il s'agit d'elle quand la Parole de Dieu est enseignée. Je livre la même bataille avec ma Käthe⁴¹. »

4. Ensemble en face des soucis

À côté des tâches matérielles que nous avons évoquées, les problèmes liés à la naissance et à l'éducation des enfants, ainsi qu'à la santé, tiennent une grande place dans les occupations de Martin et de Catherine Luther.

Certes, ils ont toujours considéré les enfants comme des dons divins dont ils sont fiers. « Dieu, le Père de toutes grâces, nous a fait cadeau, à moi et à ma chère Käthe, d'une petite fille⁴², » affirme l'heureux père quand il écrit le 5 mai

³⁸. Br 4, annexe au n° 1305.

³⁹. Br 11, n° 4201.

⁴⁰. Br 7, n° 2267.

⁴¹. Br 4, n° 1119.

⁴². Br 5, n° 1415.

1529 à Amsdorf, une lettre, commencée au moment où [il] « assiste sa femme qui se met à grincer des dents [dans les douleurs de l'enfantement] », et terminée par l'annonce de la naissance de Madeleine, dont il demande à Amsdorf d'être le parrain⁴³.

De nombreux témoignages attestent la tendresse empreinte de sévérité que Luther porte à ses enfants avec le concours de sa femme⁴⁴. Mais si Dieu donne la vie, il la reprend aussi et sur les six enfants qui leur sont nés, deux leur ont été enlevés : Elisabeth huit mois après sa naissance et Madeleine à l'âge de cinq ans. Martin parle aussi au nom de Catherine quand il écrit à Juste Jonas, quelques jours après le décès de cette dernière : « Tu as dû apprendre, je pense, que Madeleine, ma fille très chère, est " re-née " pour le règne éternel du Christ. Moi-même et ma femme devrions rendre grâce à Dieu, joyeux de cet heureux passage et de cette fin bienheureuse [...]. Et cependant, telle est la force de la tendresse que nous ne pouvons être sans sanglots et gémissements venant du cœur ; et même c'est un véritable état de mort. Au fond de notre cœur demeurent fixés le visage, les paroles, les gestes de cette fille très obéissante et très respectueuse, vivante et mourante, au point que même la mort du Christ ne peut en arracher cette douleur, ainsi qu'il conviendrait. Toi donc, rends grâce à Dieu à notre place !⁴⁵ » Surmontant sa propre détresse, Luther tente de consoler son épouse, en lui demandant de se souvenir que « tout est plus simple pour les enfants : [...] ils meurent comme s'ils s'endormaient. »⁴⁶

Les maladies ont, elles aussi, causé aux Luther de nombreux et graves soucis, portés en commun.

Ainsi, lorsqu'en automne 1528 la peste décime Wittenberg, les époux décident de demeurer sur place et de transformer leur logement en hôpital. Or, Catherine est enceinte, près d'accoucher ; le petit Jean est malade et refuse de manger ; la femme de Georges Rörer, accueillie sur place, meurt à la suite d'une fausse couche... Mais quelle fierté dans le propos de Luther, quand il peut écrire à Amsdorf au moment où le fléau s'éloigne : « Ma Käthe est courageuse dans la foi et en bonne santé corporelle !⁴⁷ »

⁴³. Br 7, n° 1119.

⁴⁴. Voir MLO VIII, n° 101.

⁴⁵. MLO VIII, n° 137.

⁴⁶. Tr 5, n° 5491.

⁴⁷. Br 4, n° 1165.

Pendant chacun de ses nombreux voyages, Martin s'inquiète du bien-être et de la santé corporelle et spirituelle de sa femme. Il lui arrive de prier ses amis de lui envoyer du gibier, du bois et même des oranges⁴⁸. Pour l'empêcher de se morfondre, il lui donne régulièrement des nouvelles, souvent pleines d'humour, de sa propre santé et il l'associe à son propre bien-être aussi bien en lui demandant de prier pour lui qu'en la pressant par exemple de lui envoyer du bon vin de sa propre cave pour remplacer une piquette et une bière d'une autre provenance, qu'il ne supporte plus⁴⁹.

Plus le temps passe et plus Luther est préoccupé par le redoublement des soucis que sa femme se fait pour lui. C'est même cette préoccupation, inspirée par l'amour, qui donne leur ton émouvant aux ultimes lettres du Réformateur, comme celle du 10 février 1546 : « Très sainte Dame Doctoresse ! Nous vous remercions très cordialement pour vos grands soucis qui vous empêchent de dormir. Car depuis le temps où vous vous êtes fait des soucis pour nous, le feu a failli nous dévorer dans notre logis [...], une pierre a failli nous tomber sur la tête [...], le plâtre et la colle ont dégringolé pendant deux jours sur nous [...] . Si tu ne cesses pas de te faire des soucis, je me ferai du souci en songeant qu'en fin de compte la terre pourrait nous englotir et tous les éléments nous persécuter. Est-ce ainsi que tu apprends le catéchisme et la foi ? Prie et laisse Dieu avoir souci de nous⁵⁰. » On peut se demander si cette propension aux soucis n'est pas une des raisons pour lesquelles le Réformateur éprouve en décembre 1531 le besoin de souligner devant des convives combien il a besoin de patience : « Je dois avoir de la patience avec le diable ; je dois avoir de la patience avec les " enthousiastes " ; je dois avoir de la patience avec les bandes de paysans ; je dois avoir de la patience avec ma famille ; je dois avoir de la patience avec Käthe de Bora et je dois avoir encore tant de patience que ma vie n'est que patience⁵¹. »

Comme cette qualité est tout à fait étrangère au tempérament de Martin, on devine que l'impatience est, avec la tendance de Catherine à se faire des soucis et ... à bavarder⁵², une des raisons qui ont pu conduire à des tensions et même à des disputes chez les Luther. Mais Martin relativise ces incidents : « Les querelles domestiques sont le jeu de marionnettes de notre Dieu ; elles méritent

⁴⁸. Br 9, n° 3710 ; 10, n° 3769 ; 5 ; n° 1606.

⁴⁹. Br 7, n° 2130.

⁵⁰. MLO VIII, n° 154.

⁵¹. Tr 2, n° 2173a.

⁵². Tr 2, n° 1975 ; 4 ; n° 4081.

une réprimande ou une taloche. Les querelles politiques, elles, vous enlèvent femmes et enfants lors des massacres et des guerres. Enfin il y a les querelles ecclésiastiques, où il en va de l'âme et du ciel. Si je veux résister aux attaques du diable, du péché et de la conscience, je peux bien supporter une colère de Catherine. Avec moi, personne ne gagnera rien à tempêter », déclare Martin à table devant un témoin qui ajoute : « Il dit cela alors qu'il se disputait avec sa femme pour une brouille⁵³. »

5. L'amour toujours

Mais en définitive l'amour l'emporte toujours chez l'ex-vieux garçon converti au mariage. Et c'est cet amour qui le pousse à rédiger, le 6 janvier 1542, en la fête de l'Épiphanie, le testament olographe par lequel il fait de Catherine sa légataire universelle⁵⁴.

Il lui donne comme douaire le petit domaine de Zülzdorf ainsi qu'une maisonnette jouxtant le " couvent noir " et il lui lègue les quelques objets précieux reçus en cadeau et les florins qui seront encore là au moment où il mourra. En tête des motifs invoqués par le testateur figure le fait que Käthe, « m'a toujours aimé, respecté et bien entretenu, comme une épouse pieuse et fidèle, et que, par la riche grâce de Dieu, elle m'a donné et élevé cinq enfants vivants » dont Catherine devra encore prendre soin, mais sans se laisser exploiter par eux ou par leurs époux, même si elle se remarie. Luther est bien conscient des risques et périls que sa veuve va courir en tant que femme seule ; ils seront grands et redoutables à cause de la notoriété de « Käthe [qui] a été la femme et l'épouse de Monsieur le Docteur Martin. » Le fait que le testament n'ait pas été rédigé par devant notaire représente un danger supplémentaire.

C'est pourquoi Luther termine le texte en rappelant qu'en toute vérité il « est si connu publiquement au ciel, sur la terre et même en enfer, et il possède assez de notoriété et d'autorité pour pouvoir se passer de notaire. [...] Il suffira que l'on puisse dire et prouver que voici l'opinion sérieuse et bien réfléchie du Dr Martin Luther, notaire et témoin de Dieu en son Évangile, écrite de sa propre main et attestée par son sceau. »

⁵³. Tr 1, n° 255.

⁵⁴. Fabiny, *op.cit.*, p. 35-37.

Bien qu'il ait été authentifié sans problème par le Prince électeur, ce testament n'a pas donné à la veuve de Luther la paix et la sécurité que son mari avait espérées pour elle. Catherine finit sa vie dans une relative pauvreté le 20 décembre 1552 à Torgau, où elle fut ensevelie loin de la tombe de Martin, dont la dépouille repose dans l'église du château à Wittenberg.

Albert GREINER

BIBLIOGRAPHIE

- ARNOLD Matthieu, *La correspondance de Luther*, Mayence, von Zabern, 1996.
- Du même auteur, « Catherine de Bora, absente et présente dans la correspondance de Luther », *Positions luthériennes*, 47, 1999/4, p. 351-363.
- EBELING Gerhard, *Luthers Seelsorge an seinen Briefen dargestellt*, Tübingen, Mohr, 1997.
- FABINY Tibor, *Martin Luthers letzter Wille*, Bielefeld, Luther-Verlag, 1983.
- LAHARPE Nicole de, « Portraits de Catherine de Bora », *Positions luthériennes*, 47, 1999/2, p. 179-197.
- LIENHARD Marc, *Martin Luther – Un temps, une vie, un message*, Genève, Labor et Fides, 1991.
- Du même auteur, « L'image de la femme dans les Propos de Table de Luther », *Positions luthériennes*, 47, 1999/2, p. 169-178.